

Parle-moi

Catherine Voyer-Léger

Number 146 (1), 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68869ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Voyer-Léger, C. (2013). Parle-moi. *Jeu*, (146), 109–112.

Dossier

Jusqu'où te mènera ta langue ?



POURQUOI J'ÉCRIS ICI ET MAINTENANT ?
Écrire comme prise de distance. Un ici qui devient ailleurs, un maintenant qui est déjà hier. À prendre le temps d'énoncer clairement, je comprends mieux ce que je pense. Ce que je ressens. Écrire pour mieux dire.

CATHERINE
VOYER-LÉGER

PARLE-MOI

Lève-toi. J'ai tout essayé sans parler. J'ai voulu que tu entendes dans mes silences, j'ai espéré que je hanterais assez tes rêves pour que tu te réveilles avec mon odeur au nez. Mais tu dors. Je ne pourrai pas te convaincre par la force de la pensée. Il faudra se parler. Et si pour l'instant tu n'as rien à dire, tu m'écouteras. Lève-toi.

Lève-toi, je t'en prie ! J'ai tout essayé avant de crier. J'ai voulu te convaincre sans gros mots. Mais tous mes mots te semblent gros... Quand je dis « utopie », tu fronces les sourcils. Quand je dis « progressiste », tu me reproches les goulags. Tu penses que tu as atteint l'ultime liberté. J'ai la conviction que nous devenons libres en admettant que nous sommes parfois enchaînés. Tu me fais taire. Tu ne veux pas entendre ça.

Tu dis que tu veux être libre, mais tu ne sais jamais libre de quoi. Quand je dis t'aimer, tu enfonces le menton jusqu'au nombril. Tu finis par dire « Moi aussi ». Mais ça vaut quoi un « Moi aussi » quand il est le fruit d'un arracheur de dents ? Je t'aime, pourtant. Je t'aime... S'il te plaît. J'ai l'impression d'avancer en vol plané, j'ai l'impression de me fier au vent et de ne pas savoir quand il pourrait me lâcher.

Jusqu'à quel point te laisses-tu porter par les sondages d'opinion ? Non, non, je ne te traite pas de mouton. Ou alors tu es le mouton de la vague. Tu ne fais pas bêêê, tu n'es pas bête à ce point. Mais tu te laisses bercer. Et si parfois tu te réclames du raz-de-marée, tu oublies qu'un raz-de-marée n'est qu'un très gros courant. Comme une vague orange, une envie de changement. Mais y a-t-il plus que des remous de surface ? Peu importe, semble-t-il, pourvu que ça change.



Soirée d'ouverture du 10^e anniversaire du Festival du Jamais Lu et première mouture de *Jusqu'où te mènera ta langue ?* au cabaret O Patro Vým, le 29 avril 2011. Sur la photo : Marie-Ève Pelletier, Dany Boudreault, Ève Landry et Hubert Lemire. © Thomas Blain.



Tu parles du goût de changement, qui tôt ou tard te rattrapera. Tu parles d'une hypothétique crise de la quarantaine. Je te soupçonne de lire, en cachette, des magazines qu'on dit féminins. De finir par t'imaginer que notre histoire est l'algorithme d'un sondage psycho pop. Tu parles des papillons qui s'en iront. De ta peur de n'être qu'une chenille avec des ailes en carton. Tu parles de ça chaque fois que j'ai le goût de tricoter un cocon. Et maintenant quand j'ai envie de toi, tu me soupçonnes de me faire un chemin sur ta peau pour te convaincre de signer un chèque en blanc entre mes seins. Même plus moyen de baiser sans passer pour une fille qui se négocie une famille...

Tu vois de la subversion dès que c'est dans la bouche d'un artiste, mais jamais dans celle d'un vendeur d'assurances. Chaque fois que je parle d'idées, tu dis que j'essaie de t'endoctriner. Tu as plus confiance en une campagne marketing qu'en ma pensée. Tu te tournes vers les choses du monde politique lorsqu'elles te scandalisent un peu. Mais tu ne te scandalises que pour ce qui s'énonce clairement en capsule de pub. Une phrase à l'emporte-pièce et te voilà partie pour une tournée de « Ça pas de bon sens ». Mais le vrai scandale est ailleurs. Le vrai scandale est compliqué, il s'explique mal dans un clip télé. Ce n'est pas un complot. Ça au moins, ça aurait une face, un nom, un compte de banque en millions. Non, non. Le vrai scandale est tout en finesse. Il t'amortit. C'est une toile d'araignée qui te nourrit en intraveineuse, qui te convainc que tu vis dans le meilleur espace-temps. Qu'on ne fera jamais mieux que maintenant. Pourtant...

Pourtant, j'ai dit ça longtemps, tu comprends. J'ai dit ça : je ne serai jamais mère, parce qu'aimer fait trop mal. J'ai dit pire encore. J'ai dit que je ne serais jamais femme parce qu'aimer encore ça va, mais être aimée c'est mourir un peu de l'autre qui part déjà. J'ai dit ça, mais maintenant c'est toi qui dors dans mon lit. Et avec toi, j'ai pris le risque. Tu m'as appris à m'abandonner. À être une femme, un peu malgré moi. Maintenant que c'est toi qui doutes, repose-toi sur mon épaule, mais avance. Tu me quitteras quand tu ne voudras plus. Je refuse que tu me quittes dans l'idée qu'un jour il est possible que tu ne sois plus là. Tu ne peux pas décrocher comme ça de notre intimité. Pas parce que t'as peur. Pas toi.

Tu ne te sens pas concerné, tu veux la paix. Décrocheur de société. T'es même pas en marge, t'es en plein centre. Un centre aveugle. On te dit majorité et on te dit silencieuse. Mais tu n'es pas dans le silence en fait, tu es dans le bavardage. Tu cherches ton image et tu hoches de la tête quand quelqu'un te la présente sous le bon profil. Mais lève-toi ! Je te jure qu'on peut faire mieux. Tu dis que chercher mieux, ça te pèse. Tu me dis que la quête est une croix. Moi je te réponds que le renoncement est une enclume. Alors, lève-toi avant de te laisser noyer.

Allez, debout. Ne marche pas vers moi, marche avec moi. Il sera toujours temps de s'étendre à nouveau plus tard. Mais pour l'instant, fais un bout. Nous serons deux. Ensemble. Et après-demain, peut-être, nous serons trois.

Trois, quatre cent mille. En marche. Ensemble. Trois, quatre cent millions, éveillés. Enfin. Avancant vers demain pour faire mieux encore. Je ne te dis pas qu'on fait pire qu'avant. On oublie trop souvent d'où on vient. Rappelons-nous, il y a 50 ou 100 ans, le niveau d'éducation. Rappelons-nous la place des femmes. 1988 : le droit à l'avortement. Il n'y a pas 25 ans ! Rappelons-nous les stéréotypes. Rappelons-nous les silences et les tabous. Rappelons-nous les perrons d'église.

Je ne te parle pas d'église, je ne te parle pas de contrat. Je te parle d'une expédition. Je te parle d'une falaise et d'un saut vertigineux. Je suis prête à risquer qu'au bout de la chute, un jour, nous ne soyons plus sur la même rive. Mais d'ici là je veux sauter avec toi et peut-être construire un pont pour m'assurer que nous aurons bâti quelque chose pendant notre temps ensemble. Que nous léguerons.

On nous a légué des victoires. T'en rappelles-tu ? Tu préfères passer ton temps à dire que tout n'a jamais été aussi mal, à parler de ma génération comme de celle de la perte. Pis quand je te parle de faire mieux, tu n'es pas d'accord non plus. Mais si on a gagné tout ça, c'est qu'on peut gagner encore. Je rêve que nous soyons plus progressistes, plus inclusifs, plus égalitaristes, tu me demandes pourquoi : n'est-ce pas tellement mieux qu'avant ? Tellement mieux qu'ailleurs ? Tu trouves dans le même souffle que ça n'a jamais été aussi mal, mais qu'on ne pourra jamais faire mieux. Le gros bon sens a souvent la langue qui fourche...

Ma langue. Ta peau. Ton goût unique. Le goût salé d'une lointaine mer quand tu te reposes enfin. En ce moment tu dors et ton corps n'a pas envie d'être ailleurs. Il est ici, avec moi. Quand je pose ma main sur ta hanche, tu cantes un peu, tu penches vers moi. Ma langue. Ta peau. Le goût âpre de tes colères sédimentées. Je t'aime parce que tu veux voir les choses changer, mais que tu n'es pas complètement blasé. Je t'aime pour cet équilibre que je sais difficile. Je t'aime parce que tu es ma famille d'idées. Et de peaux. Et de langue.

Ma langue, comme un point. Pas un poing sur la table, un point grammatical. Pas un point final, un point à la phrase pour marquer l'idée. Même pas besoin d'être un point suspendu qui étirerait l'attention. Même pas besoin d'être un point d'exclamation qui mettrait de l'emphase. Tant qu'elle n'est pas un point qui interroge. Qu'on ne remet plus en question ma présence ici, en terre d'Amérique, comme on dit. Ma langue comme un point à la réplique pour te permettre d'y répondre.

Parle-moi. Dis-nous. Mets des mots sur ce que nous sommes. Même si ce sont des mots durs, je m'en fous. Nous sommes tous faibles par moments, par endroits. Mais nous le serons moins si nous pouvons le dire. Parle-moi. Tu ne peux pas me laisser toute seule au milieu de ce bruit ambiant, au milieu d'un champ de bataille de convictions où celui qui doute est l'ennemi de tous.

Ça se peut pas que je sois seule, sans drapeau, sans parti. Avec ma langue comme un point. Un point tout frette, tout net. Ça se peut pas que tu rêves pas de ça aussi. Ta langue comme une ponctuation. Pas parce qu'elle est meilleure que les autres, juste parce que c'est la nôtre. Profondément moi. Francophone, au Canada. Il me semble qu'être fier de ce qu'on est ne devrait jamais nous amener à écraser les pieds de ceux qu'on invite à danser. Ma langue est un point. Elle est un point de départ, un point d'arrivée. Ma seule clé pour me faire entendre, parce que c'est ça, fuck, la démocratie. Parler. C'est pas attendre un rendez-vous sporadique pour mettre un X dans un carré. C'est se parler.

Catherine Voyer-Léger est directrice générale du Regroupement des éditeurs canadiens-français et travaille pour favoriser la vitalité littéraire dans les communautés francophones et acadiennes. Elle signe plusieurs textes chaque semaine sur son blogue *Détails et dédales*. Intéressée par le rôle des médias et de la culture dans la cohésion sociale, elle s'applique à interroger les lieux communs. Son premier livre, un carnet de ses textes de blogue, devrait paraître en 2013.

Parle-moi. ■